

HISTOIRE SOCIALE DU SPORT

■ Nicolas Martin-Breteau, *Corps politiques. Le sport dans les luttes des Noirs américains pour l'égalité depuis la fin du XIX^e siècle*, Paris, Éditions de l'EHESS, « En temps et lieux », 2020, 384 p.

Cet ouvrage, issu d'une thèse d'histoire soutenue à l'EHESS en 2013, est consacré au rôle trop rarement abordé du sport dans la lutte des Noirs américains pour l'égalité. L'étude porte spécifiquement sur la ville de Washington D. C., qui fut le cœur de l'Amérique noire avant la formation des grands ghettos dans les années 1920. L'auteur déploie une problématique de large portée, centrée sur le concept d'élévation raciale (*racial uplift*) par le sport : les Noirs américains, et notamment la bourgeoisie en voie d'ascension, ont largement partagé l'idée que le sport était un vecteur privilégié de promotion sociale, individuelle et collective. Le sport, source d'autodiscipline et d'estime de soi, devient un domaine dans lequel l'excellence noire peut être démontrée, à ses propres yeux et aux yeux des autres. La preuve d'une égalité corporelle contribue ainsi à lutter contre les préjugés raciaux et constitue, espère-t-on, un prélude à l'égalité des droits. Les sportifs et sportives de carrière n'intéressent que marginalement l'auteur ; il se focalise d'abord sur la formation des jeunes gens de cette bourgeoisie noire de Washington, futurs diplômés qui pratiquent une activité physique durant leur scolarité avant de faire carrière, souvent dans les professions libérales. Beaucoup d'entre eux poursuivent aussi une carrière militante pour les droits de la minorité noire.

La première des trois parties, « Le sport et l'élévation de corps de "caractère" (v. 1890-1930) », s'ouvre sur une stimulante analyse d'histoire intellectuelle, dans laquelle on reconnaît la double formation historique et philosophique de l'auteur. Il expose ce qu'il faut comprendre par élévation raciale par le sport, et en quoi l'idéal d'excellence sportive hérite du perfectionnisme inscrit dans la tradition philosophique états-unienne, d'Emerson à Stanley Cavell – à ceci près qu'ici, le perfectionnisme acquiert une dimension politique qui n'existait pas dans la pensée émersonienne (chap. 1). L'idée domine, pas seulement chez les Noirs américains, que le sport a une utilité morale, car il sert à forger des « caractères ». La suite présente les institutions scolaires de la Washington noire, qui forment le cadre principal de l'étude, en particulier deux établissements d'excellence, le lycée Dunbar et l'Université Howard, parfois surnommée la « Harvard noire » (chap. 2). L'auteur introduit aussi la figure centrale d'Edwin B. Henderson, éducateur et administrateur du sport noir, militant précoce de la National Association for the Advancement of Colored People (NAACP), dont la biographie constitue un fil conducteur du livre. Chantre inlassable de l'*uplift* sportif, introducteur du basketball à Washington dès les années 1900, Henderson est promu directeur du département d'éducation physique pour les écoles noires du district de Columbia à partir de 1925. Plus tard, il devient aussi le premier historien du sport noir, avec son livre *The Negro in Sports* (1939). La partie se clôt sur une étude de cas originale et finement menée (chap. 3). Maryrose Allen, la directrice de la section féminine du département d'éducation physique de Howard, plaide pour une pratique sportive synonyme à la fois de santé et de beauté. Dans le contexte des *Roaring Twenties* et de l'apparition de figures féminines émancipées, se manifeste là, par le sport, un féminisme paradoxal où l'affirmation de soi passe par le corps et par la sensualité. Là où l'excellence sportive doit s'exprimer, chez les hommes, dans des corps forts et résistants, elle s'incarne chez les femmes dans des corps où la beauté est essentielle.

La deuxième partie, « Le sport et la mobilisation de corps puissants (v. 1920-1960) », commence par une autre étude de cas : le « Football Classic », cette rencontre annuelle de football américain qui oppose Howard à l'Université Lincoln devant toute l'élite noire de Washington et de sa région (chap. 4). Ce match, le plus grand événement sportif noir des années 1920, au temps de la Renaissance noire, permet à Nicolas Martin-Breteau d'analyser les discours et représentations différenciées du sport qu'ont ces élites. Il apparaît nettement que cette époque correspond à un premier moment critique, quand des voix s'élèvent contre les supposées vertus du sport. W. E. B. Du Bois, le grand intellectuel, y voit surtout un abrutissement préjudiciable à des études sérieuses. Le chapitre 5 fait le portrait de trois figures de la classe moyenne noire conquérante : le juge William Hastie, l'anthropologue William Montague Cobb et le chirurgien Charles Drew, célèbre pour ses découvertes sur la transfusion sanguine. Tous trois ont une trajectoire d'excellence similaire qui passe par le lycée Dunbar, puis par la très sélective Université Amherst, majoritairement blanche. Hastie, Cobb et Drew ont en partage la place importante du sport dans leur parcours. Leurs correspondances permettent de mettre en lumière le rôle de mentor commun qu'E. B. Henderson joua auprès d'eux, bien au-delà du perfectionnement physique. On retrouve le même Henderson au cœur de la lutte précoce pour la déségrégation des aires de jeux et de loisirs de Washington (chap. 6). Elle

aboutit complètement en 1954, l'année même où l'arrêt Brown de la Cour suprême impose la déségrégation des écoles. Le jeu d'échelle (locale contre nationale) permet d'offrir une stimulante réflexion sur la chronologie : 1954, ce point de départ que l'on donne classiquement au mouvement des droits civiques, devient ici un point d'arrivée.

Alors que la croyance en un *uplift* sportif semble progresser jusqu'en 1945, la Seconde Guerre mondiale, et surtout les années 1960, offrent un point de rupture qu'analyse la troisième partie, « Le sport et les contradictions de l'excellence par le sport, depuis 1945 ». Progressivement, la croyance dans l'élévation raciale par le sport s'effrite. Cette fragilisation va de pair avec les critiques croissantes qui visent la bourgeoisie noire (chap. 7). Les principaux reproches (repli sur soi, manque de solidarité avec les classes populaires noires, désir d'imiter les Blancs) apparaissent déjà à l'époque, dans l'ouvrage acerbe du sociologue Edward Franklin Frazier, *Bourgeoisie noire*. L'auteur note avec justesse que perfectionnisme a aussi rimé avec élitisme, manière pour la bourgeoisie de se distinguer des classes populaires. Dans ces années 1950, la bourgeoisie de Washington cultive sa différence. Pourtant, Nicolas Martin-Breteau montre qu'elle continue d'agir, se révélant moins dépolitisée que ne l'affirme Frazier. Le sport fait partie de ses arènes de combat, comme quand elle boycotte les Redskins, l'équipe de football américain de la ville, et finit par obtenir la déségrégation du club. La crise du *racial uplift* sportif survient vraiment à la fin des années 1960 avec l'émergence du *Black Power* (chap. 8). À travers la trajectoire de Nathan Hare d'abord, qui mena, en parallèle de ses longues études, une brève carrière de boxeur professionnel. Il devient l'un des plus ardents agitateurs universitaires de la fin des années 1960. Grand admirateur de Muhammad Ali, le sport n'est plus pour lui ce moyen d'intégration, cet outil de démocratisation qu'il était pour les générations antérieures. Il ne l'est pas non plus pour Harry Edwards et les autres meneurs de la « révolte de l'athlète noir », qui dénoncent la surexploitation des étudiants-athlètes, sommés de sacrifier leurs études sur l'autel du sport roi, pour un bénéfice incertain. Au-delà du sport, les militants remettent en cause l'idée même que l'excellence noire permettrait de lutter contre les préjugés raciaux. Le neuvième et dernier chapitre remonte jusqu'à nos jours en montrant comment les évolutions contemporaines du sport (instrument de contrôle dans le cadre des politiques urbaines, marchandisation, y compris à l'université) ont achevé de saper la légitimité du *racial uplift* sportif. Dans la communauté noire, l'idée que le sport permettrait de forger des caractères et serait un outil d'émancipation s'est en grande partie perdue.

Le *racial uplift* sportif, longtemps célébré, souffre donc aujourd'hui d'un discrédit profond aux yeux des militants, mais aussi des chercheurs, qui le jugent parfois naïf. Nicolas Martin-Breteau explique clairement les origines de ce discours critique et donne les raisons de sa prégnance aujourd'hui. Mais l'originalité de son raisonnement réside dans le fait de montrer que ces analyses sont réductrices et qu'on ne peut pas se contenter de condamner l'*uplift* sportif. L'auteur prend au sérieux cette approche et la replace dans l'époque qui l'a vu naître. La perspective de longue durée qu'il adopte (conformément à une dynamique historiographique observable depuis une vingtaine d'années dans les études sur l'histoire noire américaine) lui permet d'appréhender à la fois l'émergence de cette idéologie, son succès et finalement son

déclin. Il montre, en s'appuyant sur une recherche archivistique très importante et diversifiée, qu'elle eut son utilité pour les principaux intéressés, qui n'avaient pas tort de penser qu'elle pouvait contribuer à l'affaiblissement des préjugés sur l'infériorité noire. À partir de la fin du XIX^e siècle, le sport donna confiance à des générations de jeunes Noirs pour affronter une vie marquée par les injustices de la ségrégation et la relégation dans une citoyenneté de seconde classe. Le sentiment que peut avoir le lecteur d'un certain manque d'unité, d'un chapitre à l'autre, est compensé par une ligne argumentative générale à la fois forte et convaincante. Les nombreuses autres qualités du livre – écriture fluide, riches bibliographie et appareil de notes, illustrations judicieuses – renforcent l'impression d'avoir entre les mains un ouvrage pleinement maîtrisé et abouti, qui apporte une contribution originale à l'histoire intellectuelle et sociale de l'Amérique noire.

François-René JULLIARD

■ Dietmar Hüser et Ansbert Baumann (dir.), *Migration, Integration, Exklusion. Eine andere deutsch-französische Geschichte des Fußballs in den langen 1960er Jahren*, Tübingen, Narr Francke Attempto, « Édition lendemains, 48 », 2020, 300 p.

« Nous avons fait appel à une main-d'œuvre, ce sont des êtres humains qui sont venus, qui jouaient au football¹². » Cette citation réappropriée de l'écrivain suisse Max Frisch reflète bien le propos de l'ouvrage collectif *Migration, Integration, Exklusion. Eine andere deutsch-französische Geschichte des Fußballs in den langen 1960er Jahren*, issu d'un colloque organisé en juillet 2018 par Dietmar Hüser et Ansbert Baumann, tous deux historiens et enseignants à l'Université de la Sarre.

Le titre du livre reprend l'intitulé de cette manifestation scientifique et exprime bien l'esprit des quatorze chapitres répartis en trois parties. Une « autre histoire franco-allemande du football dans les longues années 1960 », pour ne pas dire « une histoire » tout court, tant elle manquait dans la littérature scientifique. Ainsi, le projet de cet ouvrage et sa justification, comme Dietmar Hüser l'exprime dans son introduction, est de combler en partie ce manque, en mobilisant, non seulement des comparaisons franco-allemandes, mais également des études de cas, au niveau local et régional, dans chacun de ces deux pays et les pays frontaliers. L'entreprise, interdisciplinaire, dotée d'une troisième partie sociologique, dépasse les bornes chronologiques des années 1960 et se centre sur l'étude des processus de migration, d'intégration et d'exclusion à partir de l'objet football, considéré comme un fait social total pour expliquer plus largement ces phénomènes sociaux. Dans les deux premières parties, le matériau mobilisé est largement tiré d'archives et d'articles de presse. Dans la troisième partie, les auteurs mobilisent des analyses discursives, et dans le dernier chapitre des observations ethnographiques.

12. « „Wir riefen Arbeitskräfte, es kamen Menschen, die Fußball spielten“. Sport, Immigration und Integration im Frankreich und Westdeutschland der langen 1960er Jahre », projet de recherche DFG (Deutsche Forschungsgemeinschaft, équivalent de l'Agence nationale de la recherche, ANR, en Allemagne) dirigé par Ansbert Baumann.

Dans l'introduction, Dietmar Hüser mentionne les deux principaux objectifs poursuivis : comprendre la place qu'occupe le football dans les recherches sur la migration et ses effets sur l'intégration en histoire contemporaine, et inversement. Pour ce faire, il procède à un large état de l'art, et rappelle que les historiens ne se sont emparés que tardivement de l'objet football en France et en Allemagne, longtemps demeuré un sujet exclusivement traité par les journalistes. Dietmar Hüser identifie un autre vide dans l'historiographie, celui concernant les travaux comparés sur le football, quand l'histoire des migrations fait rapidement l'objet de comparaisons entre la France et l'Allemagne, sans pour autant prendre en compte les pratiques quotidiennes, notamment sportives, des immigrés. Ces dernières participent pourtant, comme le montre l'ouvrage, tant au processus d'intégration dans la société d'accueil qu'à un entre-soi ethnoracial. Les travaux sur les migrations ne croisent que trop rarement le football (p. 18), qui constitue un impensé dans l'historiographie. Un regret pour Dietmar Hüser, qui rappelle le potentiel heuristique que représente l'étude conjointe des migrations et du football au cours du xx^e siècle. Tel est donc l'objectif de cet ouvrage, qui pose les premiers jalons d'un champ de recherche transnational.

La première partie de l'ouvrage se compose de cinq chapitres centrés sur des travaux comparatifs entre la France et l'Allemagne. Dietmar Hüser, dans la continuité de l'introduction, esquisse un projet de recherche franco-allemand, en mobilisant des discours politiques de l'époque, sur le potentiel et le devoir d'intégration du sport pour les populations immigrées dans les années 1960. Il rappelle une double vérité du rôle social, toujours ambivalent, du football, qui est à la fois vecteur de rencontre et repli des travailleurs immigrés sur eux-mêmes (p. 55). Dietmar Hüser propose de complexifier les représentations politiques de ce sport, en le considérant comme un laboratoire, soit de tolérance, d'intégration et d'émancipation, soit d'exclusion, de discrimination et de racisme ordinaire (souvent dans le cadre de compétitions, situations de concurrences et de luttes). Enfin, cette contribution ouvre des pistes de recherche pour analyser les ressources qu'acquière ceux qui s'engagent dans la pratique du football et les inégalités d'accès à la pratique liées au genre (p. 58).

Dans cette même voie, Diethelm Blecking présente une comparaison des pratiques footballistiques des immigrés polonais dans deux bassins miniers, situés respectivement dans le nord de la France et dans l'espace de la Ruhr. Il observe qu'après une première phase de repli par la création de clubs communautaires, les immigrés polonais s'intègrent, dans les années 1930, notamment dans le cadre de la professionnalisation des joueurs en France. En comparant différentes vagues migratoires – polonaises, algériennes et marocaines en France, turques en Allemagne –, il décrit les logiques de classements que les populations locales établissent sur l'intégration des immigrés selon leur pays d'origine : les Polonais représenteraient mieux les valeurs attendues (combativité, abnégation, sacrifice) dans le nord de la France, dans un contexte colonial qui incite à voir les Algériens et les Marocains comme inférieurs (p. 102).

Bernd Reichelt présente, ensuite, une monographie sur l'histoire du premier club de football de Sarreguemines, dans l'espace frontalier entre la Sarre et la Moselle, et offre une perspective intéressante sur le rôle intégrateur du sport à travers l'appartenance à différents milieux, professionnels et confessionnels, dans une période de

fortes transformations politiques sur le territoire lorrain rattaché à l'Allemagne puis à la France. Les deux dernières contributions de cette première partie élargissent la focale. Jean-Christophe Meyer, à partir de sources journalistiques des années 1950 et 1960 (*Kicker*, *France Football*, *L'Équipe*), éclaire la médiatisation croissante des footballeurs mis au rang d'idoles et les transferts internationaux. Il décrit finement la genèse d'une opposition de sens commun entre d'un côté les footballeurs fidèles à leur club, de l'autre ceux qui se vendent en allant jouer à l'étranger. Durant cette période, le football devient de plus en plus un enjeu à la fois économique et politique, ce qu'Alexander Friedman explique bien à travers l'exemple de la figure de Salif Keita, se demandant si le racisme dont il a été victime en Europe de l'Ouest n'a pas été instrumentalisé par la propagande soviétique dans son combat idéologique contre le bloc de l'Ouest.

Les quatre contributions de la deuxième partie portent sur la même période temporelle, mais s'éloignent des comparaisons franco-allemandes en approfondissant des études de cas régionales. Ole Merkel rappelle le lien historique entre football et migration en Rhénanie-du-Nord, ce qui le conduit à une étude fine des tournois organisés par le ministère de Travail et de la Santé pour les équipes de football étrangères. Ces derniers sont l'objet de représentations médiatiques culturalistes, avec une exposition uniquement faite de violences qui, pour l'auteur, reflète une société qui l'est tout autant par son système d'éducation et de formation extrêmement sélectif, sur le plan social et ethnique. Dans le prolongement du chapitre précédent, Ansbert Baumann retrace l'histoire de la création de clubs et de fédérations de football communautaires autonomes dans le sud-ouest de l'Allemagne dans les années 1960. Ces ligues autonomes sont d'abord perçues avec curiosité par la Fédération allemande de football, puis, lorsque se pose la question de l'accès aux équipements sportifs, comme des concurrentes, avant qu'elles ne soient finalement intégrées à la Fédération. Cette dernière phase s'amorce notamment à travers la question de l'arbitrage : les fédérations des *Gastarbeiter* souhaitent bénéficier d'arbitres allemands, qui seraient neutres dans le cadre de leurs rencontres sportives. Dès lors, ils n'étaient plus seulement considérés comme groupe de travailleurs invités, mais comme représentants des différentes communautés présentes au sein du paysage local.

Deux contributions quittent la France et l'Allemagne pour explorer des études de cas de pays voisins : l'Autriche et le Luxembourg. Andreas Praher décrit les politiques d'accueil des travailleurs yougoslaves « invités » à Salzbourg. Il observe comment le sport permet à la fois de « briser le quotidien du travail » et de garder un lien avec le pays d'origine dans des associations communautaires qui vont se diviser en associations nationales (croates, serbes, bosniaques) quand commence la guerre civile (p. 229). Quant à Jean Ketter et Denis Scuto, ils font la genèse et comparent deux clubs italiens considérés politiquement comme des modèles d'intégration au Luxembourg, montrant notamment comment les conflits liés à leur création ont eu tendance à être occultés afin de les opposer à une autre vague de migration qui ne s'intégrerait pas aussi facilement (p. 210).

Si la troisième partie, sociologique, sort du cadre temporel du titre de l'ouvrage, ce n'est que pour mieux prolonger et approfondir ses questionnements portant sur les politiques d'intégration dans les deux pays et les interactions au sein des clubs de football féminins. En prenant l'exemple de l'équipe de France de football, William

Gasparini interroge les deux faces de l'usage de la notion de « diversité » : espace de métissage d'un côté, qui ne retient des individus que leur identité culturelle de l'autre. Ce phénomène conduit à une ethnicisation de la question sociale dans les sociétés française et allemande, ce qui ne doit pas masquer les différences dans les politiques d'intégration par le football de ces deux pays. Pierre Weiss propose une comparaison de ces mesures. En France, l'intégration s'effectue dans sa dimension spatiale et collective (par quartier), la question ethnique n'étant prise en compte qu'indirectement. En Allemagne, celle-ci est proposée directement aux jeunes issus de l'immigration comme moyen d'intégration et de lutte pour l'égalité des sexes dans l'accès au sport, ce qui a un effet immédiat, avec une dimension sociale et individuelle. « Qui y a accès ? » (p. 258), demande Sebastian Braun, qui analyse cette question de l'intégration sociale par le sport en étudiant le rôle politique des associations sportives en Allemagne dans le processus d'intégration des individus, notamment du Deutsch Olympische Sport Bund (p. 254-255). Il démontre, ainsi, comment l'appartenance à une association sportive permet l'intégration sociale à une « communauté intentionnelle » (*Wahlgemeinschaft*), ainsi que l'acquisition d'un capital social mobilisable dans d'autres espaces sociaux. Enfin, Camille Martin propose une analyse des interactions sociales dans un club de football féminin en Île-de-France. Dans une situation de mixité sociale et ethnique, les joueuses issues de l'immigration modulent leur rapport d'appartenance à leur pays d'origine et à leur pays d'arrivée selon les situations. L'exemple de la langue utilisée ou du rapport à l'État agissent comme des rappels à l'ordre de l'injonction à l'intégration, justifiée par le maintien de la cohésion d'équipe.

Si l'on peut regretter l'absence d'une conclusion, qui aurait permis de démontrer que les politiques d'intégration par le sport relèvent aujourd'hui de logiques qui sont en réalité présentes tout au long de l'histoire de l'immigration, le lecteur pourra aisément l'établir de lui-même. Les auteurs des différentes contributions évitent les pièges du misérabilisme et du populisme¹³, qui décriraient le football, d'une part, comme une pratique autonome grâce à laquelle les travailleurs émigrés et leurs enfants trouveraient une place dans la société, qui symboliserait la réussite de leur intégration ; d'autre part, comme une pratique commune et communautaire, dans un entre-soi rendant visible leur exclusion, n'ayant de contacts qu'avec des populations locales qui ne se réaliseraient que sous l'angle de la compétition ou de l'opposition. Au contraire, la pratique du football des différentes populations étudiées dans l'ouvrage est toujours envisagée selon les deux faces qu'elles permettent d'appréhender : d'un côté, le processus de repli communautaire ou ethnique auquel elle participe ; de l'autre, la rencontre entre différents groupes, sans se poser la question, ô combien importante, du processus d'intégration, dont on ne peut évaluer la réussite qu'a posteriori, en passant de « l'altérité la plus radicale à l'identité la plus totale (ou voulue comme telle)¹⁴ » (p. 197).

13. C. Grignon et J.-C. Passeron, *Le savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Éditions du Seuil, 1989.

14. A. Sayad, « Qu'est-ce que l'intégration ? Pour une éthique de l'intégration », *Hommes et Migrations*, n° 1182, 1994, p. 8-14.

Ainsi, trente ans après l'article pionnier de Stéphane Beaud et Gérard Noiriel¹⁵, les effets intégrateurs du football restent à démontrer, mais cet ouvrage offre de solides éléments de réponse quant au rôle, négatif ou positif, joué par ce sport dans les populations émigrées en France et en Allemagne. En outre, ses différentes contributions rendent compte d'un état de l'art et soulèvent toute une série de questions que toute personne travaillant tant sur le sport que sur les processus migratoires ou sur les politiques d'intégration et d'exclusion¹⁶ aurait intérêt à se poser.

Yacine AMENNA